

Apollinaire et les genres

Actes du colloque de Stavelot
4 et 5 septembre 2025

Édités par Daniel Delbreil,
Gérald Purnelle et Jeanne Véron

ERGA

Espace de Recherches sur Guillaume Apollinaire

Association Internationale des Amis de Guillaume Apollinaire
– apollinaireaiaga.com –

2026

Apollinaire et ses pulsions dans sa perception des genres

Elena Fernandez-Miranda

Apollinaire n'aurait jamais été la même personne, ni le même écrivain et poète s'il avait grandi dans une famille traditionnelle où il se serait senti aimé et protégé.

Mais il avait seulement sa mère, sans la présence d'un père, d'un homme. Et c'est cela qui va conditionner pour une grande part sa perception des genres. Une mère qui, de plus, était « une femme galante et extrêmement violente », selon un rapport conservé dans les archives de la Principauté de Monaco : « Le 14 mars 1896, vers minuit, une rixe met aux prises [...] deux “femmes galantes” qui commençaient à se jeter à la tête des verres et des bouteilles : l'une est Olga [la mère d'Apollinaire se faisait appeler de différents noms, dans ce cas Olga, mais son vrai nom était Angelica Kostrowitzky], l'autre, une certaine Marguerite Bertanescio [...]. » Olga est présentée comme pourvue « d'un caractère d'une extrême violence, et a[vait] déjà eu, l'année dernière, avec une autre femme, une scène du même genre [...] ». Olga Kostrowitzky aurait, toujours selon ce rapport de police, un caractère « détestablement violent et hautain¹ ».

En effet, Apollinaire avait grandi uniquement avec sa mère, mais, de son côté, la mère d'Apollinaire avait grandi aussi uniquement avec un homme, son père, Apollinaris Kostrowisky, un homme également très violent. Elle n'avait donc pas eu la présence d'une mère, parce que la sienne, Julia Floriani, avait émigré aux États-Unis quand elle était petite et elle ne l'a jamais revue.

Le grand-père d'Apollinaire appartenait à la petite aristocratie polonaise. Lorsque les Russes ont envahi la Pologne en 1863, une grande partie de sa famille a été envoyée en Sibérie, mais, comme sa femme était italienne, lui, sa femme et sa petite Angelica, la mère

1. Jean-Jacques Pauvert, *Apollinaire et Monaco*, Monaco, Éditions du Rocher, 1999, p. 38.

d'Apollinaire, ont pu émigrer en Italie, d'où Julia Floriani, en effet, est partie à jamais, laissant le père et la fille dans une situation très difficile. Une fois à Rome, Apollinaris a été nommé chevalier de cape et d'épée du pape Pie IX et fréquentait beaucoup le Vatican...

Il semblerait qu'Angelica fréquentait aussi le Vatican comme prostituée : Apollinaire et son frère, de père inconnu tous les deux, pourraient donc être les enfants d'un cardinal du Vatican. Quand Apollinaire est né, sa mère l'a mis en nourrice, mais, au bout de quelques mois, elle l'a pris chez elle¹.

Apollinaire aurait désiré, sans doute, avoir une vraie famille, mais il n'avait que celle, déstructurée et toxique, qu'il formait, avec sa mère et son frère, et où il ne se sentait pas aimé. Nous voyons, par exemple, comment tous deux le traitent dans les lettres très dures qu'ils lui adressent pendant son séjour en Allemagne².

C'est peut-être la raison pour laquelle Apollinaire fait lancer au pape Alexandre VI dans son livre *La Rome des Borgia*³ un cri désespéré pour avoir perdu sa famille, parce qu'Apollinaire lui-même n'avait jamais eu une vraie et traditionnelle famille. Dans ce livre, François, le fils préféré du Pape, a été assassiné par son frère César, à cause de sa jalousie pour la préférence qu'avaient ses parents pour lui. C'est la même jalousie qu'aura Guillaume envers son frère Albert, le préféré de sa mère. Dans ce livre, le pape Alexandre VI est désespéré dans sa solitude... Sans doute, Apollinaire s'identifiait-il, dans un certain sens, à ce pape parce qu'il désirait avoir une vraie famille.

En tout cas, on ne pourrait pas comprendre Apollinaire, ses pulsions, ou même sa perception sociale et culturelle des genres, sans prendre en compte sa relation avec sa mère. À partir de cette relation

1. Sur les origines polonaises d'Apollinaire et sur les années romaines de ses grands-parents, se reporter au livre récent de Claude Debon, *Le Sphinx et la Nuit. D'une nouvelle enquête sur les origines de Guillaume Apollinaire aux délices de l'incertitude*, Presses Universitaires de Liège, Série Littératures n° 18, 2026.
2. Voir Guillaume Apollinaire, *Correspondance avec son frère et sa mère*, Librairie José Corti, 1987.
3. Pour consulter ce texte, se reporter au *fac simile* de la maison d'édition MAXTOR, Rungis, septembre 2019, qui reproduit l'édition du roman complété avec son copieux « Appendice ». Pour l'analyse de ce récit, v. Actes du séminaire Apollinaire du 8 novembre 2024 à Paris, « À propos de *La Rome des Borgia* ». Articles de Daniel Delbreil, Elena Fernandez-Miranda et Jeanne Véron, Espace de Recherches sur Guillaume Apollinaire (ERGA), apollinaireaiaga/erga).

qui l'a fait beaucoup souffrir et à cause de cette mère qui l'a maltraité et fouetté sans pitié, sans avoir eu le soutien ou l'amour d'un père, ou d'autres proches, ses récits et ses poèmes vont être pleins de femmes qui font souffrir les hommes. Sans sa mère, la dame du lac de *L'Enchanteur Pourrissant* ou l'infirmière polonaise des *Onze Mille Verges*, à qui il donne de manière surprenante les traits de sa mère, n'auraient jamais existé, ni les femmes perverses qui remplissent ses œuvres.

Les fantasmes que manifestent les différents écrivains dans leurs récits ont souvent (ou toujours) leurs origines dans les relations avec leurs parents pendant leur enfance. C'est sans doute le cas dans la perception des genres de la part d'Apollinaire.

Nous verrons par la suite cette perception dans les œuvres et dans la vie réelle d'Apollinaire, mais, avant tout, il faut mettre l'accent sur un point qui va être central dans sa production littéraire et dans ses relations aux femmes avec lesquelles il a eu des rapports sexuels.

I. LA FLAGELLATION¹

Elle apparaît comme une conséquence directe de ce qu'a été sa relation avec sa mère.

Le comportement de sa mère envers lui a été si bien intégré chez Guillaume qu'une fois devenu adulte il va continuer à le répéter de manière inconsciente. Mère et fils vivent une passion primitive et irrationnelle qui emprunte la voie des abus et des corrections, surtout avec le fouet. Elle le maltraitait, mais en même temps elle était pour lui une source continue d'excitation.

Geneviève Dormann dit à son propos² :

Guillaume [...] s'obstinera à inviter ses amis à déjeuner au Vésinet, dans l'étrange maison où vit sa mère [...].

En amenant là Picasso, Vlaminck, André Salmon ou André Billy (qui n'ira qu'une fois terrorisé par Mme de Kostrowitzky !), Guillaume veut prouver à sa mère qu'il a des copains présentables, et il excuse auprès de ces derniers, cette maman qui boit sec, joue, a des amants, arpenté son

-
1. Sur cette question, voir aussi Mihailo Pavlovic, dans son article : « *Les Onze Mille Verges* et la flagellation », *Naissances du texte apollinarien*, Que Vlo-ve ?, 2^e série, septembre 1983.
 2. Dans *La Gourmandise de Guillaume Apollinaire*, éditions Albin Michel, 1994,
 2. Dans *L'Esprit nouveau*, n° 26, numéro spécial consacré à p. 33-34.

jardin, le fouet au poing pour mater ses molosses, cette Angélique tyrannique qui faisait des scènes à tout bout de champ.

Et son ami André Salmon dira qu'Angélica était une « étrange personne qui faisait venir d'Allemagne des servantes dociles qu'elle » maltraitait, « les poursuivant jusqu'au jardin, lanière au poing »¹...

Les coups de fouet de sa mère devaient être chose habituelle pour le jeune Guillaume. Ce n'est pas pour rien qu'Angelica aimait déambuler dans sa maison le fouet au poing. Sa mère était pour lui le fouet, les gifles et les malédictions. Tous ses amis et tous les témoins s'accordent pour la décrire comme une mère terrible. Ainsi Pierre Madsen confie à André Rouveyre :

Très volontiers, elle aime se promener dans son intérieur avec un fouet et comme si c'était pour toute la ménagerie et pas uniquement pour les bêtes².

Et ces coups de fouet marqueront pour toujours Apollinaire : dans ses œuvres, avec ses compagnes... et même dans sa perception des genres.

Dans son récit *Raspoutine*³, une servante éprouve du plaisir dans la douleur qu'elle inflige à une jeune fille : « Je faisais claquer mon fouet de la bonne façon [...] je riaais toute seule ». C'est le rire des femmes cruelles dans les récits d'Apollinaire lorsqu'elles fouettent ou font souffrir une autre personne. Et, dans le même récit, une servante raconte qu'elle prenait un fouet de chiens pour fouetter une jeune fille... comme le faisait la mère du poète.

Il en va de même pour les hommes. Mony, dans *Les Onze Mille Verges*, ou Raspoutine, dans l'œuvre du même titre, sont excités et contents quand ils flagellent brutalement une femme, sûrement comme Apollinaire l'était lorsqu'il fouettait ses compagnes, surtout Lou.

-
1. Dans *L'Esprit nouveau*, n° 26, numéro spécial consacré à Apollinaire, Éditions de l'Esprit Nouveau, Paris, 1924, n. p.
 2. *Apollinaire*, éd. Gallimard, 1945, p. 17.
 3. Éditions Fata Morgana, Montpellier, 2003.

L'écrivain Raymond Jean, dans son œuvre *La Poétique du désir*, dit à propos de la relation d'Apollinaire avec Lou (Louise de Coligny-Chatillon) :

L'ensemble des lettres à Lou est dominé par un unique et très prégnant fantasme (en réalité, présent [...] dans *tout* le comportement sexuel d'Apollinaire) qui peut, sommairement, se décrire ainsi : obsession de la posture d'une croupe féminine, volumineuse, soumise à la flagellation. Ce fantasme qui semble correspondre à une pulsion particulièrement violente d'Apollinaire [...] joue pour lui sur le plan visuel, sur le plan tactile et sur le plan mental où il s'associe à une volonté très précise de « correction », de domination¹ [...].

Lorsque Guillaume fouette Lou, on dirait que leurs corps revêtent la peau des deux amants primitifs, la sienne et celle de sa mère. Et les mots qu'il lui dit sont ceux qu'il entendit, ou qu'il imagina dans les moments de passion interdits. Il la fouette pour l'exciter et pour s'exciter, et se le remémorer lui procure un plaisir spécial. Ainsi, peu après ces journées de fin d'année qu'ils ont passées ensemble à Nice, il lui écrit : « Je t'embrasse mille fois partout et aussi sur les parties fouettées qui s'agitaient si charnellement ces nuits dernières² ».

La flagellation de Lou fut bien réelle et, en écrivant qu'il la fouette, il veut s'exciter et aussi la dominer par le pouvoir de son fouet, comme l'avait fait sa mère avec lui. En réalité, il ne dominera pas Lou, mais le fouet est pour lui le vieux fétiche et l'objet érotique qui semble prendre vie comme instrument de douleur, de vénération et de plaisir. Ainsi il dit à Lou dans une lettre de 14 janvier 1915 : « Tu dois embrasser passionnément le fouet que je brandirai, et tu devras me demander très sincèrement encore » (*Lou*, 105).

Pendant cette période de leurs relations, les allusions à la flagellation, ou beaucoup plus encore, occupent une grande place dans ses lettres. Il parle d'une voix étrange de coups de fouet ou de verges, d'une voix cruelle et exaspérée, semblable à celle qui parlait dans *Les Onze Mille Verges*, parce qu'il ne s'agit pas d'un dialogue avec Lou, mais d'un écho lointain et illusoire qui vient des profondeurs de sa mémoire et de son inconscient. Il ressasse dans ses lettres les mêmes fantasmes que nous avons déjà vus dans ses récits.

1. Raymond Jean, *Poétique du désir*, éd. du Seuil, 1974, pp. 366-367.

2. Guillaume Apollinaire, *Lettres à Lou*, Gallimard, 1969. Lettre du 2 janvier 1915, p. 97-101. Ouvrage cité dorénavant sous la forme *Lou*.

Apollinaire revient avec la flagellation au délire de ses œuvres érotiques, et le fouet redevient le vieux fétiche et l'objet érotique et phallique qui semble prendre vie comme instrument de douleur, de vénération et d'excitation.

Ce sont là les sensations qui demeurent infantiles dans l'inconscient d'Apollinaire. Il n'a pas besoin d'un récit cohérent et rationnel pour décrire l'excitation que lui procuraient les fessées de sa toute-puissante mère, procédant plutôt par des touches semblables à celles de Picasso, tragiques et brutales, à l'image des scènes habitant sa mémoire.

Les objets de la flagellation d'Apollinaire dans ses récits sont des femmes. Avec elles, il devient une bête. Il se complaît d'abord dans la description de leur derrière et des instruments de torture, puis, lorsque commence la flagellation, il prend plaisir aux souffrances qu'il leur procure par ses coups de fouet. Les femmes font naître en lui un désir féroce et compulsif d'agresser leur derrière, ce qui lui fait dire dans *Les Onze Mille Verges* : « rien n'est si excitant que de fouetter un gros cul ». Il est obsédé par le cul des femmes dans ses récits et dans la vie réelle. Dans *Les Onze Mille Verges*, Mony regarde, palpe, claque les culs des filles, ces culs l'obsèdent... comme Apollinaire. Dans sa perception sexuelle, les femmes sont surtout des gros culs soumis à la flagellation.

Même les meilleurs poèmes d'*Alcools* sont émaillés d'allusions aux derrières féminins. Par exemple :

Dame de mes pensées au cul de perle fine
Dont ni perle ni cul n'égale l'Orient » (« Palais »)

Et moi j'ai le cœur aussi gros
Qu'un cul de dame damascène (« La Chanson du mal-aimé »)

Et dans une lettre à Lou du 13 janvier de 1915, on voit que la même obsession avait marqué son attraction pour l'anglaise Annie Playden, qu'il avait connue en Allemagne :

L'anglaise [...] était épatante, [...] un cul mirobolant énorme (Lou, 103).

Et aussi avec Marie Laurencin, comme il le dira à Lou :

Marie L. ravissamment faite, un des plus gros derrières du monde et que je transperçais avec un âcre plaisir. (*ibid.*, 103)

Évidemment, les lettres à Lou regorgent d'allusions à son derrière :

- « Je palpe ton beau derrière adoré. Je le baise » (25 décembre 1914) ;
- « Je t'embrasse mille fois, baisant [...] ton cul de Houri » (7 janvier 1915) ;
- « Ton gros cul [...] doit souhaiter les coups comme une grande volupté » (14 janvier 1915).

Après Lou, Madeleine prend la relève, et même si leur relation est seulement épistolaire, et qu'il la connaît à peine, il lui écrira : « Fesses joufflues comme les têtes ailées des jeunes anges » (« Le 7^e poème secret »).

Nous avons vu comment, dans la flagellation, Apollinaire inverse le rôle des genres qui était de femme à garçon avec sa mère et va devenir dans sa vie adulte d'homme à femme, aussi bien dans ses récits que dans la vie réelle. Pour lui, fouetter un homme, comme il a été fouetté par sa mère, deviendra un Tabou. Donc, jamais un homme ne sera fouetté dans ses récits, seulement les femmes, comme une vengeance contre sa mère.

Après avoir vu comment le cul des femmes, le fouet et la flagellation sont essentiels en ce qui concerne les rapports sexuels d'Apollinaire, ou ceux de ses personnages avec les femmes, essayons de voir comme il agit en général par rapport à sa perception des genres.

II. SADISME ET MASOCHISME

La souffrance et l'humiliation que sa mère lui a fait endurer pendant son enfance, ainsi que le sadisme et le masochisme qu'il a développés à la suite de ces souffrances, sont des éléments essentiels dans l'œuvre d'Apollinaire, et qui reviennent constamment dans sa perception des genres.

Le comportement de sa mère avec lui entraînera chez Apollinaire des tendances agressives qui prendront la forme du sadisme, tandis que d'autres furent réprimées et se retourneront contre lui et ses personnages sous forme de masochisme.

Dans « Onirocritique », il parle à plusieurs reprises « des éternités différentes de l'homme et de la femme ». Pour Apollinaire la relation entre les genres est basée essentiellement sur la douleur et la souffrance, celles qu'il avait connues avec sa mère, la femme essentielle de

sa vie. Il répète de manière obsessionnelle les vieilles images de son enfance, sous forme d'images tour à tour sadiques et masochistes.

Mais pour lui, les femmes détruisent les hommes avec leur perfidie, comme la dame du lac de *L'Enchanteur pourrissant* ou l'infirmière polonaise des *Onze Mille Verges*, tandis que les hommes, comme Mony dans *Les Onze Mille Verges* ou César dans *La Rome des Borgia*, détruisent les femmes avec une terrible violence physique, avec un sadisme féroce. Une nouvelle fois, cela semble cacher un désir de vengeance contre sa mère...

Mais voyons cela en fonction des différents genres, et d'abord :

A. À propos des femmes

1. Dans les œuvres d'Apollinaire

La cruauté des femmes

À partir de la figure de sa mère, qui l'obsédait, surgissent dans les œuvres d'Apollinaire des images de femmes perfides, cruelles et perverses qui font souffrir les hommes. Il dit d'ailleurs dans son poème « Zone » (*Alcools*) : « [...] même la plus laide a fait souffrir son amant ».

Dans *L'Enchanteur pourrissant*, la dame du lac « n'avait choisi la forêt comme lieu mortuaire de l'Enchanteur que par cruauté » (*Pr* I, 41), et, fermant pour toujours la pierre du sépulcre, « elle avait éclaté de rire ». Cependant, Merlin ne renoncera jamais à son amour et jusqu'au dernier moment il l'attendra... comme Apollinaire attendra toujours l'amour de sa mère.

Guillaume a besoin d'écrire ses sentiments, et il parle de sa façon de voir la femme la plus importante de sa vie : sa mère. Et il le fait au travers des femmes perfides. Dans cette œuvre il dit que les femmes ne connaissent pas l'amour et le thème essentiel de cet ouvrage est l'impossibilité de connaître un véritable amour.

Danièle Racelle-Latin voit dans la dame du lac une réplique de la mère du poète et elle écrit : « Cette figure de femme anxieuse et jalouse qui tire de sa crainte de l'être la joie méchante et la force vengeresse d'un égoïsme tyrannique et souverain, cette Viviane castratrice¹. »

1. « Le rôle de la figure maternelle dans *L'Enchanteur pourrissant* », *Regards sur Apollinaire conteur*, Actes du colloque de Stavelot 1973, Minard, lettres modernes, p. 69.

Dans *L'Enchanteur pourrissant* apparaît aussi Hélène, qui est Hélène de Troie. Elle dira : « J'avais plus de quarante ans », l'âge qu'avait la mère du poète au moment où il commence à écrire *L'Enchanteur*... Il est évident que toutes les femmes qui apparaissent dans cette œuvre sont une réplique de la mère du poète. Dans la tombe de l'Enchanteur apparaissent aussi deux femmes perverses, Médée et Dalila, par laquelle un homme, Samson, perdit sa force quand elle lui coupa la chevelure. Danièle Racelle-Latin voit aussi en elles l'image de la mère du poète : « [Elles] figurent l'archétype de la femme néfaste, possessive et castratrice où nous retrouvons le fantasme de la domination exclusive de la mère sur le psychisme de son fils¹. »

Dans *Les Onze Mille Verges* Apollinaire présente aussi les femmes comme perfides, cruelles et perverses.

L'infirmière polonaise est une femme cruelle qui a les traits de sa mère : « C'était une fille de la noblesse polonaise » (*Pr* III, 940). Il ne faut pas oublier que la famille Kostrowitzky appartenait à la petite mais ancienne noblesse polonaise (comme le disent Marcel Adéma et Michel Décaudin dans *l'Album Apollinaire*, Bibliothèque de la Pléiade) et d'autres. Et le romancier ajoute : « Elle donnait à Mony des ordres secs de sa voix suave » (sans doute les mêmes que sa mère lui donnait et qu'on retrouve partout dans les lettres qu'elle a écrites à son fils). Et ensuite : « Il obéissait comme un enfant » (*ibid.*). C'est l'obéissance d'Apollinaire à sa mère.

Il dira à Madeleine : « [...] elle me traite toujours comme si j'avais dix ans et me giflerait bien à l'occasion, ce que j'accepterais complètement, car pour rien au monde je ne voudrais la contrarier [...] »². »

Dans la figure de cette infirmière polonaise, il montre la jouissance de la femme qui fait mal aux hommes... Sans doute un sentiment qui lui vient du comportement de sa mère à son égard. En tout cas, nous voyons très clairement comment le souvenir de sa mère est resté vivace chez Apollinaire dans ses œuvres et dans la réalité.

Dans le manuscrit du « Poète assassiné », il dit que « quelques hommes disgraciés ne doivent pas connaître l'amour. Cela arrive surtout parmi les poètes et les savants » (*Pr* I, 249). Et dans le même

1. *Ibid.*, p. 77.

2. Guillaume Apollinaire, *Lettres à Madeleine*, Gallimard, 2005, Lettre du 2 septembre 1915, p. 147. Ouvrage cité dorénavant sous la forme *Mad*.

manuscrit, le protagoniste, Travaillin, fait partie d'un trio composé de deux hommes et d'une femme : lui, la fille et Raoul. Travaillin est un pauvre voyageur, pauvrement vêtu et poussiéreux après un long voyage ; Raoul est vêtu d'habits magnifiques. C'est le même trio qu'il reproduira dans la version définitive du « Poète assassiné » avec Croniamantal, Tristouse et Paponat et, quelques années plus tard, celui formé par lui-même avec Lou et Toutou, son amant.

Cette relation triangulaire l'obsède tellement qu'il donne l'impression qu'il reproduit inconsciemment dans l'écriture celle qui existait entre lui, son frère Albert et sa mère. En tout cas, Albert était le préféré de la mère, comme Raoul de la fille et Paponat de Tristouse... et Toutou de Lou dans la vie réelle.

De toute façon, Tristouse se réjouissait quand Croniamantal souffrait...

L'image de la femme qui prend plaisir à la douleur d'un homme qui l'aime s'était installée dans les fantasmes d'Apollinaire à partir de la relation avec sa mère, qui s'incrusterait dans son imaginaire comme une référence obsessionnelle.

La peur des femmes

La peur des femmes que reflètent ses œuvres (la dame du lac, l'infirmière polonaise) tenait à ses propres angoisses, aux angoisses de son enfance vis-à-vis de sa mère. Dans « Giovanni Moroni », un conte du recueil *Le Poète assassiné*, il imagine sa mère à genoux, aux pieds d'un homme, humiliée et rouée de coups :

Ma mère était jetée sur le plancher, traînée par les cheveux. Je revois nettement mon père piétiner la poitrine dénudée de ma mère car pendant la lutte le corsage craquait ou s'ouvrait et les seins se dressaient, stigmatisés par le talon à clous (*Pr I*, 322).

Comme dit son ami André Rouveyre à propos de ces récits, « Dans l'esprit d'Apollinaire, il ne s'agit pas de “productions alimentaires”, comme disent beaucoup de ses critiques, mais d'une sorte de nécessité libératrice de sa nature [...]. Il se mortifiait ainsi d'on ne sait quelle obscure rancœur, [on le sait très bien !] au fond de laquelle nous pouvons peut-être entrevoir l'immensité de la déconvenue liée à son sort et, déjà parmi les premiers et profonds froissements de sa première enfance¹ ». En juin 1911, Apollinaire écrit à André Gide : « Je suis

1. Pierre Cailler, Genève, 1955.

l'homme le plus désemparé du monde et le plus abandonné qui soit¹. » Pendant la guerre, tous les fantasmes que nous avons vus dans *L'Enchanteur pourrissant* ou dans *Les Onze Mille Verges*, loin d'avoir disparu de son inconscient, reviennent avec plus de force pour inspirer la terreur que suscite le conflit dans son esprit. Ainsi, il imagine la tranchée comme une femme obscène et maligne qui attire les hommes pour les détruire.

Le sadisme oral ; la morsure des femmes

Nous voyons ce type de sadisme oral d'Apollinaire dans quelques-unes de ses œuvres.

Dans *Les Onze Mille Verges*, la morsure d'une femme ne pouvait pas manquer : « Quand la jouissance arriva, elle fut si forte que Culculine s'évanouit en mordant violemment la bitte de la Chaloupe » (*Pr III*, 903).

Dans *Raspoutine*, la morsure est aussi présente. Deux visiteuses de l'aristocratie se battent rageusement se jetant par terre jusqu'au moment où fatalement l'une mord l'autre : « L'une était de beaucoup la plus forte [...] mais l'autre était nerveuse et souple, elle déchirait de ses ongles la figure de son adversaire et, tout à coup elle lui mordit l'oreille d'une façon telle qu'elle se mit à pousser des hurlements retentissants »².

Ce désir de mordre, comme toutes les obsessions d'Apollinaire, se nourrit d'une agressivité qui se manifeste oralement à cause des fixations de ce type qui se sont créées pendant son enfance. Il est très courant, en effet, que les petits enfants mordent, mais, chez les personnes normales, ce type d'agression disparaît ou s'atténue avec l'âge. Mais, apparemment, Apollinaire gardera cette obsession de mordre toute sa vie. Ces fantasmes prouvent, une fois de plus, qu'Apollinaire n'a jamais dépassé le stade pré génital caractérisé, surtout, par la prédominance du sadisme anal ou oral.

2. Dans la vie réelle d'Apollinaire

A) Femmes avec lesquelles il n'a pas de relations sexuelles, qui ne l'excitent pas :

-
1. Guillaume Apollinaire, *Correspondance générale*, éd. Victor Martin-Schmets, Paris, Honoré Champion, 2015, tome 1, p. 390.
 2. *Raspoutine*, op. cit., p. 28.

C'est une relation tranquille, excellente, comme avec sa marraine de guerre¹ et un certain nombre d'autres. C'est le conscient qui l'emporte sur l'inconscient.

Ainsi avec sa femme Jacqueline Kolb, que Paul Léautaud décrit comme une femme « à caractère un peu paysan, têtue, se dérochant toujours, ne disant jamais non mais non plus jamais oui, elle fume le cigare et la pipe »... Une femme qui laisse seul son mari malade pour aller en vacances ; mais, envers elle, Guillaume n'aura jamais une phrase violente ; pour elle il travaille, en dépit de sa mauvaise santé, jusqu'à l'épuisement.

Mais les circonstances avaient changé : il avait été gravement blessé à la tête lors de la guerre ; et il la traite, pendant les six mois de leur mariage, sans violence ni agressivité.

B) Avant la guerre puis lors de la guerre : des femmes qui l'excitent ou avec lesquelles il a ou il veut avoir un rapport sexuel.

Il les voit, tout comme dans ses œuvres, perfides et dangereuses :

- L'anglaise Annie Playden est « belle comme une panthère » (« La Chanson du mal-aimé »).
- Dans la relation avec Marie Laurencin on peut voir l'agressivité de Guillaume face à la fragilité ludique de Marie.
- Avec Lou, ils reviennent tous les deux aux châtiments sévères de leur enfance, à l'univers sadomasochiste de leurs terribles mères, où Guillaume l'entraîne. Comme nous l'avons vu, il fera l'amour le fouet à la main, et Lou l'acceptera et en jouira, comme elle dit dans une de ses rares lettres conservées :

(J'ai) besoin SURTOUT de ta sévérité la plus sauvage ! [...] tu me taperas plus fort encore [...] mon petit derrière ne pourra plus fuir les terribles cinglades [...] j'aurai des soubresauts d'affreuse souffrance [...] tu me maintiendras de force dans la position soumise [...] je n'ai jamais ressenti avec cette violence le plaisir de la flagellation [...] j'ai besoin de coups de cravache, besoin d'être brisée, vaincue par toi !²

Et il compare Lou, celle qu'il désire le plus, aux femmes perverses :

-
1. *Lettres à sa marraine, 1915-1918*, Gallimard, 1951.
 2. Lettre du 8 février 1915, in *Lettres reçues par Apollinaire*, éd. Victor Martin-Schmets, Honoré Champion, 2018, tome 1, p. 748-749 ; et Louise de Coligny-Châtillon, *Lettres à Guillaume Apollinaire*, Gallimard, 2018, p. 25-28.

Tu as la cruauté lascive de Salomé la danseuse, tu as la beauté fatale d'Hélène [...], tu as les grands yeux égyptiens cerclés de noir de l'Égyptienne Cléopâtre [...] (Lettre du 3 février 1915).

La caractéristique essentielle de ces fantasmes réside dans l'érotisation de la douleur. C'est la raison pour laquelle il parle de la « douleur âcre » de Lou et revient sur ce sujet dans une de ses lettres après les jours de passion passés ensemble à la fin de l'année 1914 à Nice : « [...] je te prends toute [...] même de là où ça te fait si peur et si mal » (Lettre du 5 janvier 1915, *Lou*, 81). Pour s'exciter, Guillaume a besoin que la douleur et la peur interviennent dans ses fantasmes ; aussi imagine-t-il la douleur dans l'anus de Lou : « Je t'enculerai jusqu'à la racine de ma queue et te ferai crier de douleur en défonçant ce beau derrière [...] » (8 janvier 1915, *Lou*, 87). Et, le lendemain, il lui écrit : « Lou, il me semble voir tes soubresauts quand je te fais sentir que [...] j'ai droit de te mater, de te faire souffrir [...] » (*Lou*, 89).

La fixation sadique-anale chez Apollinaire est, pour l'essentiel, le résultat de la domination tyrannique de sa mère et de la suppression de son indépendance à l'âge où il commence à être conscient de ses fonctions anales.

De ses réactions d'adulte, se dégage l'impression qu'il ressentait, étant enfant, une stimulation intense dans la zone anale associée à la douleur, et que, pour s'exciter, il a besoin de renouveler cette expérience, ce qu'il fait à travers ses personnages littéraires, bien qu'il cherche aussi à produire la même tension dans la zone anale de ses compagnes.

Mais Apollinaire est honteux de ses pulsions. Il publie ses livres les plus osés sous forme clandestine et il prie Lou et Madeleine de ne montrer ses lettres à personne. Il tremble qu'on ne découvre ses perversions et tâche de se présenter devant son public comme un poète pur, quoique libre et moderne.

Madeleine. Il en arrive même à transformer la timide et innocente Madeleine, sa fiancée lointaine pendant la guerre, en une femme puissante et cruelle : « Toi qui es si je le veux [...] la femme ardente ou la reine cruelle » (« Le Troisième Poème Secret », *Po*, 625). Il sera très sadique dans son comportement avec elle. Il montre un désir de domination totale et violente. Il veut la réduire à l'état d'esclave impuissante.

Avec les femmes de sa vie, il se montre violent, agressif, avec évidemment la flagellation comme point essentiel, parfois, réelle, comme dans le cas de Lou, tel que nous voyons dans les lettres qu'il lui a écrites, parfois imaginaire à travers les lettres, comme c'est le cas de Madeleine, qui est loin pendant la guerre.

Sadisme oral. La morsure

Nous avons vu que le thème obsessionnel dans les lettres à Lou est la flagellation. En revanche, dans les lettres à Madeleine, même s'il y a quelques envies de la fouetter, on trouve plus fréquemment toutes sortes des fantasmes oraux que nous avons déjà vus dans *Les Onze Mille Verges*. L'un d'eux est son obsession de la manger, la dévorer. Et il la dévore et la mange tout entière en imaginant une mère généreuse qui est disposée à donner son corps à l'enfant qui le réclame.

Ainsi, il dira le 13 août 1915 : « Vous m'avez donné votre bouche. Je la dévore, [au lieu de dire « Je l'embrasse »] et toute vous jusqu'au plus secret de vous » (*Mad.*, 122). Et plus tard, dans la même année : « Je te dévore et te redévore » (13 novembre), « [...] et j'aurai envie de dévorer pour de bon tout toi qui es à moi. » (14 novembre)

Le fantasme de la morsure est bien présent dans ses lettres. Ainsi il dira le 4 décembre de la même année : « Je suis follement gourmand de toi Madelon et je te dévore [...]. J'adore ton cou au ton chaud. J'y mordrai follement ce cou rond et flexible » (*Mad.*, 365). Et quelques mois plus tôt, il lui avait dit : « L'immense désir que j'ai de votre jeune chair. Je suis comme un ogre auquel on présente un petit enfant à manger... » (13 août 1915) », ou encore « Je mords ta bouche. » (15 septembre 1915).

Mordre sa bouche et tout son corps :

- « Je te mangerai, ma chérie, comme une simple madeleine de Com-mercy. [...] et je te caresse toujours [...] avec une ferveur attentive qui me fait m'arrêter lentement à chaque douce morsure » (21 octobre 1915) ;
- « Je mords ta chair exquise » ;
- « Ma bouche a le souhait des trois bouches [...] et mes dents de ta chair » (3 novembre 1915)

Mais apparemment Madeleine jouissait en imaginant que Guillaume la morde ; elle dira donc dans sa lettre du 22 octobre 1915 : « J'ai trois grains bruns sur l'avant-bras gauche et deux sur le droit [...] je

veux que ce soient les traces voluptueuses de tes incisives dans ma chair¹. »

Et, comme il advient toujours chez lui, la pulsion fonctionne dans les deux sens. Ainsi, il dit à Madeleine dans la lettre du 24 septembre : « Je prends ta bouche exquise et qui doit si bien mordre » ; « J'adore donc ta chère morsure, mon inventrice chérie » (*Mad.*, 202). En effet, connaissant ses tendances masochistes et auto-sadiques, il ne serait pas étonnant que, imaginant mordre Madeleine, il ressente lui-même la morsure et en jouisse. Ainsi, il dira dans sa lettre du 27 octobre : « Parle-moi de tes belles dents [...] qui aiment mordre » (*Mad.* 301).

3. Masochisme. La soumission à Lou

Apollinaire vit ses relations amoureuses, dans ses œuvres et dans la vie réelle, en manifestant tantôt sa violence, tantôt sa soumission, ou son masochisme.

La relation avec Lou, qui, après avoir été passionnée et violente avec lui, l'abandonna pour son amant Toutou, fut essentielle pour Apollinaire, qui put satisfaire d'abord ses fantasmes sadiques et puis masochistes. La sachant inaccessible, il se soumit à elle, acceptant et provoquant ses humiliations.

Si, au début de leur relation, il lui écrit des lettres très sadiques et violentes, on trouve en même temps dans sa correspondance, d'évidentes expressions masochistes, comme nous voyons dans sa lettre du 3 octobre 1914, une des premières qu'il lui écrivit :

[...] jusqu'ici même quand je croyais aimer je retenais beaucoup de moi-même et que même quand j'ai cru souffrir je souhaitais avant tout la prompte fin de ma peine, au lieu qu'aujourd'hui je demande qu'elle dure autant que la vie [...].

Votre serviteur à vie. (*Lou*, 14-15).

En effet, pour Guillaume, dans une relation amoureuse, l'idée du sacrifice était plus importante que la jouissance de l'amour. Ainsi, pendant la guerre, il se privait de tout pour envoyer de l'argent à Lou :

Je mange maintenant complètement à la chambrée [...]. Avec cinq ou six sous à déjeuner et le soir 70 centimes pour le café j'en ai assez. Environ un franc cinquante par jour au plus. (Lettre du 20 décembre 1914, *Lou*, 42.)

1. *Lettres reçues par Apollinaire*, op. cit., t. IV, p. 406.

Ci-joint un chèque de 111 francs que tu toucheras et mettras de côté pour toi ou moi selon les besoins. (Lettre du 18 janvier 1915, *Lou*, 118.)

Il voulait son approbation et ne connaissait pas d'autres moyens que de renoncer pour elle à ses petits plaisirs. Il se faisait soumis, sans pouvoir empêcher que sa rage rentrée n'éclate parfois, trouvant d'étranges exutoires. Auprès de Lou, il se sentait inférieur, dévalorisé, obligé de justifier sa profession de poète, parce qu'il pensait que, comme sa mère (et, dans ses fictions, Tristouse Ballerinettes), Lou la méprisait.

Lou le rendait fou par sa façon de se donner et de s'éloigner, de s'afficher avec ses amants. Il se sacrifiait, s'humiliait, mais elle s'intéressait plus aux autres hommes. Dans ses lettres, il la traite de vicieuse, mais il lui déclare sa totale soumission.

Quand se termine leur relation d'amants, parce que Lou est auprès de son vrai amant, Toutou, commence entre elle et Guillaume une nouvelle phase, où le sadisme cède la place à un masochisme intense. Il lui dira : « Quoi que tu fasses je t'aimerai à la folie » (lettre du 29 mars 1915). Et il continue à lui envoyer de l'argent, il promet de payer toutes ses factures... même une fois au front, où il se prive de tout pour lui envoyer le peu d'argent qu'il a. Il ne sait exprimer son amour que de cette manière : en se montrant soumis et en envoyant de l'argent... comme le lui demandait sa mère.

En effet, dans la correspondance avec sa mère, l'argent était un thème essentiel. Elle lui disait : « Je t'en prie fais des économies [...] j'ai besoin de tout [...] tâche donc de rapporter de l'argent » (lettre du 5 mars 1902)¹. De là, son idée que, face à une femme qui le maltraite, donner de l'argent est le meilleur moyen d'obtenir un peu d'amour.

Après que Lou l'eut abandonné, il vit la servilité et l'humiliation comme devoirs. À la fin 1915, quand Guillaume est au front, Lou s'installe à Paris dans son appartement du boulevard Saint-Germain, où elle organise des fêtes et invite ses amis et ses amants... mais il ne la chassera jamais. Il se contente de se plaindre, de lui demander qu'au moins on ne lui prenne pas ses livres. Il se lamente également du tort qu'il subirait si on le chassait de son appartement. Plaintes et supplications : il s'en tiendra à ça et à l'attitude de servilité qu'il a adoptée à son égard.

1. *Correspondance avec son frère et sa mère*, op. cit., p. 44.

Face à une femme qui le domine, comme le dominait sa mère, il est incapable de s'affirmer, il ne sait pas dire non, à cause de la vigoureuse répression maternelle pendant son enfance. Lui, qui a été un enfant malheureux et craintif, ne connaît que la soumission et la servilité pour obtenir l'approbation des personnes qu'il aime, et Lou le savait bien.

Il est prêt à tout supporter. Il fait tout ce qu'il peut pour retenir Lou, bien qu'elle s'éloigne toujours plus... mais il se soumettra à tous ses caprices, quitte à devoir demander l'aide de la personne qui l'intimide le plus, sa mère, pour qu'elle s'occupe des chiens de Lou... Il s'en tiendra à l'attitude de servilité qu'il a adoptée à son égard.

Après plus d'un mois au front, il n'avait que le froid dans l'âme, mais il cherchait encore à s'agripper au peu qu'il lui restait de sa relation avec Lou, ne communiquant plus qu'au travers de ses besoins à elle, de son bonheur, et plus particulièrement de l'argent. C'est là justement son problème : ne savoir agir que comme un Mony sadique et violent, ou comme son personnage masochiste, Katache, dévoué et soumis. Et avec Lou, surtout lorsqu'elle s'éloigne définitivement, il choisit la seconde option. Ainsi, à la fin mai 1915, bien qu'il sache déjà qu'il ne compte plus pour Lou, il lui écrit : « Mon petit Lou, dont je voudrais surtout le bonheur de quelque façon qu'il doit arriver, dussé-je en souffrir ».

En tout cas, on trouve dans la correspondance avec Lou, un rythme semblable à celui des *Onze Mille Verges*, où se succèdent tour à tour le sadisme le plus atroce, au début de leur relation et, ensuite, le masochisme le plus humiliant.

B. Rapports avec les hommes

1. Dans ses œuvres

Sadisme

Beaucoup de ses personnages sont des hommes très sadiques et cruels, et même bien plus que les femmes. Ils sont pleins de rage et de furie ; ils ont un désir de vengeance, celle qui s'est forgée, comme je l'ai déjà dit, pendant l'enfance de l'auteur.

Dans *Les Onze Mille Verges*, Mony est, en effet, d'une violence extrême, surtout avec les femmes qu'il flagelle sans pitié, puisque, évidemment, c'est l'obsession de l'auteur. Dans cette œuvre, il montre un impressionnant sadisme anal, qui parfois se superpose au sadisme oral : « Le prince Vibescu était étendu dans un sofa du Grand-Hôtel. Il

lisait pour s'exciter les faits divers d'un journal. Une histoire le passionnait. Un plongeur de restaurant avait fait rôtir le cul d'un marmiteux, puis l'avait enculé en mangeant les morceaux rôtis qui se dégageaient du postérieur de l'éphèbe » (*Pr* III, 896).

La caractéristique essentielle de ces fantasmes réside dans l'érotisation de la douleur. Dans *La Rome des Borgia*, César, le fils du pape Alexandre VI, qui a tué son frère, est aussi sadique et cruel avec les femmes auxquelles il fait subir les tourments les plus abominables : « Ayant à se venger du Cardinal Ascanio, il fit enlever sa maîtresse et la conduisit à San Pietro ad Vincula. Là il la fit étendre sur des planches hérissées de clous. Puis il la viola et dit qu'il n'avait éprouvé jamais une volupté si vive ».

Le sadisme anal : le pal

Une image l'obsède : la pénétration d'un homme, ou parfois d'une femme, faite par un homme, avec un instrument d'aspect phallique par la voie anale. *L'Hérésiarque et Cie* est plein de ce type de supplices.

Dans « Le Giton », Apollinaire imagine la volupté que peut procurer la douleur anale, intense jusqu'à la mort : « Lorsque Louis Gian arriva [...] ils se précipitèrent sur lui, le bâillonnèrent et, l'ayant hissé sur la grille de la villa, l'empalèrent [...]. / L'empalé mourut, avec volupté peut-être [...] » (*Pr* I, 124). Dans « Que vlo-ve ? », le protagoniste se sert d'un couteau pour perforer le derrière d'un rival ; et dans « Le Juif latin », le conteur nous montre également l'empalement d'une femme : « Les journaux se trouvèrent remplis par les récits de crimes sensationnels commis sur des femmes dans tous les coins de Paris. L'une d'elles fut trouvée nue fichée sur un pieu au milieu du boulevard de Belleville » (*Pr* I, 105). Dans *La Fin de Babylone*, le romancier présente une scène d'empalement avec un phallus de métal porté au rouge vif, un supplice organisé comme un sacrifice, avec prêtres et vierges : « Les prêtres saisirent la fillette, et les chaînes d'or l'élevèrent, et ils la transportèrent sur le phallus de cuivre rougi [...] » (*Pr* I, 703).

Apollinaire pourrait être compulsivement attiré par l'idée de torturer, de sodomiser douloureusement, ou d'empaler, des êtres faibles, qu'il s'agisse de jeunes hommes ou de femmes. Et lorsqu'il s'agit d'hommes forts et virils, comme c'est le cas avec le « babo » dans « Que vlo-ve ? », l'auteur les affaiblit, les infantilise et les féminise.

Dans *Les Onze Mille Verges*, Mony, organise la mort d'Égon, qu'il fait mourir empalé par l'anus de la manière la plus sadique, en racontant tous les détails de sa terrible torture. Apollinaire semble s'enivrer de ce mélange de douleur et de volupté qu'il imagine dans le supplice du pal.

Ayant vu les fantasmes de sodomisation douloureuse dans les lettres à Lou, il eût été étrange de n'y point trouver aussi celui de l'empalement. Ainsi dans sa lettre du 8 janvier 1915, il dira : « Je te les ferai tordre les fesses de douleur et de délices [...] et si tu ne te rends pas, c'est le supplice du pal que je te réserve [...] » (*Lou*, 87).

Nul ne sait ce que lui fit la terrible Angelica-Olga Kostrowitzky, mais ce quelque chose a sûrement contribué à l'émergence de ces fantasmes violents. Guillaume contraint dès lors d'érotiser les mauvais traitements qui remplaçaient l'amour, ne s'érotisa plus dans la tendresse mais dans la souffrance.

Masochisme

Mais il y a aussi des hommes masochistes.

Son sadisme et son masochisme se nourrissent de son agressivité contre la personne qui l'a maltraité : sa mère. La frontière qui sépare le sadisme et le masochisme est très mince et le passage de l'un à l'autre se produit de manière imperceptible. En tout cas, tous les deux, comme cela a été déjà souligné, plongent leurs racines dans les souffrances qu'Apollinaire a endurées pendant son enfance.

Le masochisme semble l'emporter sur le sadisme en raison d'un sentiment de culpabilité. Il lui faut donc se châtier pour obtenir la rédemption d'une ancienne et confuse faute de type sexuel qui le tourmente. Il se châtiara, surtout, à travers ses personnages.

Nous le voyons dans *Les Onze Mille Verges* où il raconte la tragique et douloureuse histoire de Katache qui se soumet, s'humilie totalement devant sa femme. Dans *L'Enchanteur pourrissant*, Merlin est enterré et humilié par une femme, la dame du lac, qui le soumet à sa volonté, comme le faisait la mère d'Apollinaire avec lui. Merlin souffre. Il dit : « Je suis triste jusqu'à la mort et si mon corps était vivant il suerait une sueur de sang. » Le conteur inflige aussi des tourments à Croniamantal dans « Le Poète assassiné », et, dans *L'Hérésiarque et Cie*, Benedetto Orfei meurt des souffrances qu'il s'était lui-même imposées.

2. Dans la vie réelle

a. Pas de sadisme ni de cruauté avec les hommes mais, au contraire, des rapports d'amitié solide.

Au niveau conscient, il aura des rapports excellents avec ses amis, avec lesquels il travaille, se réunit, heureux et sans problèmes : Pablo Picasso, Vlaminck, René Dalize, André Billy, André Nicosia, André Salmon (pour qui Apollinaire lit un poème lors de son mariage) et beaucoup d'autres. Au moment de la déclaration de guerre, il voyage en auto avec son ami André Rouveyre, comme il le raconte dans son poème « La Petite Auto ». Avec eux, ni sadisme ni masochisme, mais une amitié fidèle et saine.

Les religieux de son école de Monaco l'aimaient beaucoup, comme nous voyons dans les lettres qu'ils lui écrivent et il les aimait aussi.

Ses œuvres lui servent d'exutoire et, dans la vie réelle, surtout avec les hommes, il ne montre aucune violence.

b. Pas de masochisme, non plus, mais amitié sincère avec les hommes.